

AUX PREMIÈRES LOGES

*Un écolier du Cotentin
dans la Seconde Guerre mondiale*

ROBERT LEROUVILLOIS

MÉMOIRE DE BIÉDAL *éditeur*



Été 1944 : escadrille américaine de « *Lightning* » au-dessus du Cotentin.

Chasseur-bombardier bimoteur, le Lockheed P-38 « *Lightning* »
était très reconnaissable à son double fuselage.

Collection Bibliothèque Jacques Prévert, Cherbourg, fonds numérisé Coriallo / National Archives, USA

© Robert Lerouillois, 2014

Photographies de couverture :

Recto :

- ◆ Lors du raid du 22 juin 1944, un bombardier américain B 26 *Marauder* survole Cherbourg (*Collection Conseil Régional de Basse-Normandie / National Archives, USA*).
- ◆ Cherbourg, Grande Rade, été 1944 : des camions amphibies se pressent autour d'un cargo *Liberty Ship*. À l'arrière-plan, des épaves coulées, et à gauche la gare maritime anéantie (*Collection Archives départementales de la Manche / National Archives, USA*).

Verso :

- ◆ Cherbourg, été 1944 : un cargo *Liberty Ship*, à l'ancre en Grande Rade, est déchargé par camions amphibies (*Collection Archives départementales de la Manche / National Archives, USA*).
- ◆ Port de Cherbourg, été 1944 : sur l'une des rampes construites à cet effet, arrivée à terre d'un camion amphibie chargé d'approvisionnements pour le front (*Collection Archives départementales de la Manche / National Archives, USA*).

ROBERT LEROUVILLOIS

AUX PREMIÈRES LOGES

*Un écolier du Cotentin
dans la Seconde Guerre mondiale*

Souvenirs vécus : 1939–1945

RÉPERTOIRE DES SÉQUENCES

Souvenirs vécus : 1939–1945

- Comme des signes dans le ciel > **9**
- Une catastrophe nationale > **18**
- Les gens de Lorraine > **22**
- L'ignominie > **27**
- Sous la botte allemande > **31**
- La radio de Londres et les « *tout-nus* » > **37**
- « *Herr Müller* » et ses congénères > **43**
- Les doryphores > **51**
- Diélette, 1942 > **57**
- Le jour de Dieppe > **61**
- Le Mur de l'Atlantique > **69**
- 1943, le grand tournant > **76**
- La typhoïde > **81**
- Les requis de Couville > **86**
- L'expédition à Surtainville > **93**
- Une exfiltration imprévue > **98**
- La kermesse des prisonniers > **104**
- Cherbourg sous les bombes > **109**
- La menace vient du ciel > **114**

RÉPERTOIRE DES SÉQUENCES

Souvenirs vécus : 1939–1945

Attaquez le « *Münsterland* » ! > **120**

Tous aux tranchées ! > **124**

Le déluge > **129**

La tragédie de Couville > **134**

Cette fois, c'est notre tour ! > **139**

Dans l'œil du cyclone > **144**

Sidération > **151**

Les « *soldats de l'Est* » > **156**

« *Monsieur David* » > **162**

Rommel à Flamanville > **169**

L'attente > **173**

« *Ils débarquent !* » > **178**

Notre libération > **186**

L'amertume de la victoire > **193**

La neuvième division entre deux horreurs > **208**

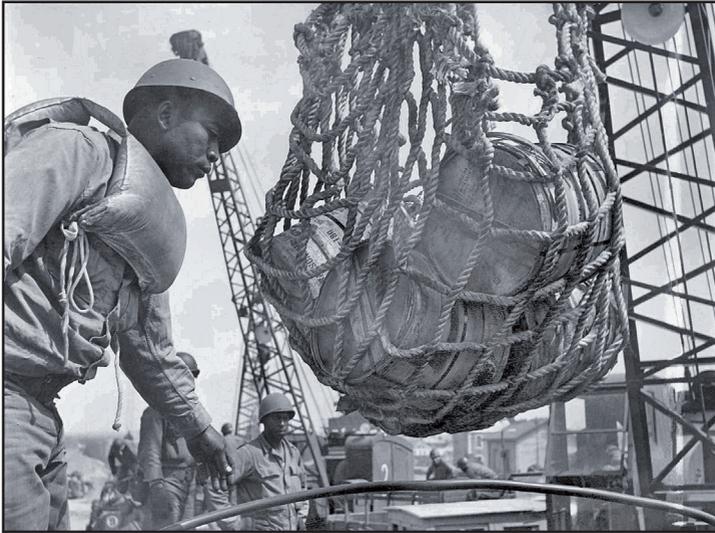
Un mois de juillet inoubliable > **219**

Cotentin et Cherbourg, été 1944 > **229**

Les bataillons portuaires... et les autres > **236**

Deux images sauvées de l'oubli > **249**

AUX PREMIÈRES LOGES



Bataillon portuaire américain au « Point de transfert Numéro Un »
— Cherbourg, place Napoléon, été 1944

Collection Archives départementales de la Manche / National Archives, USA

REMERCIEMENTS

Bien qu'on me considère souvent comme un Cherbourgeois de souche, pour avoir vécu dans cette ville quelque cinquante-huit ans de ma vie, Flamanville, la terre qui m'a vu naître, celle de mes lointains ancêtres paternels et de mes jeunes années, a toujours occupé une place à part dans mon cœur. Aussi lorsque l'an dernier, Monsieur Patrick Fauchon, le sympathique maire de Flamanville, m'a demandé de rassembler quelques souvenirs de la Seconde Guerre mondiale pour le Bulletin Municipal, je m'y suis prêté de bonne grâce. Bientôt, des concitoyens de tous âges m'ont demandé d'en révéler davantage, afin de sauvegarder la réminiscence collective tant qu'on le peut encore. La famille, de vieux amis ont été mis à contribution. J'espère être resté fidèle aux témoignages recueillis, venus étayer ou compléter ma propre mémoire. Des confrères historiens s'y sont joints, notamment mon ami Mičkaël Simon, qui m'a aidé à mettre au net, précieux documents à l'appui, les plus terrifiants moments de la guerre, ceux des raids aériens de l'automne 1943. À tous, et à la vigilante et si cordiale équipe des élus et des services flamanvillais, je voudrais exprimer ici toute ma reconnaissance.

COMME DES SIGNES DANS LE CIEL

Il y eut tout d'abord ce qu'on pourrait appeler « les signes annonciateurs » : quelques impressions vagues de la petite enfance, à demi estompées à présent : c'était si loin, dans l'afflux des souvenirs !

Je suis né à Flamanville en novembre 1933, aîné d'une fratrie qui compterait finalement six enfants ; mais nous n'étions encore que trois quand la Seconde Guerre mondiale éclata.

En cette candide année de paix qu'était 1933, de bien tristes nouvelles étaient parvenues d'Allemagne, où le parti nazi ne cessait de progresser depuis trois ans. Son chef, le sinistre Adolf Hitler, avait été nommé chancelier de la république de Weimar le 30 janvier,

AUX PREMIÈRES LOGES

après un mois de tractations et d'intrigues. Il avait vu son parti remporter les élections législatives de mars, à la suite de l'énigmatique incendie du *Reichstag*. Dès le 20 mars, il proclamait l'avènement du *Troisième Reich*, et faisait ouvrir le premier camp de concentration à Dachau. Le plébiscite de novembre suivant entérinait la fin de la démocratie en Allemagne. La plupart des pays d'Europe ne se doutaient pas encore des suites ; mais presque tous étaient déjà sur la pente fatale qui les mènerait à la guerre six ans plus tard.

Notre maison, à l'orée du bois, n'était qu'à un petit kilomètre des majestueuses falaises. Depuis le cap de Flamanville et ses abords, c'étaient le ciel, la mer et ce qui en venait qui retenaient toujours l'attention en premier. Pour nous, enfants, les prémices de la guerre semblaient s'être manifestées par une curieuse aurore boréale, que j'ai un certain mal à situer dans le temps ; en revanche, j'en revois encore plusieurs circonstances avec netteté. Récemment, j'en ai discuté avec ma sœur cadette Christiane, née en juin 1936 : « *Te souviens-tu de l'aurore boréale ? — Tout à fait !* » m'a-t-elle répondu, ajoutant : « *Mais le seul détail qui m'en reste, c'est que nous étions montés dans le grenier de la maison, pour mieux tenter de voir la couleur du ciel par la lucarne, en direction de la mer !* » Un détail qui ne trompe pas, car je l'avais moi aussi gardé en mémoire.

AUX PREMIÈRES LOGES

Il y a vingt-six ans maintenant que notre père est décédé. Notre mère s'était éteinte trois ans avant lui. De leur vivant, nous avions parfois évoqué avec eux cet épisode marquant de l'aurore boréale. Ma deuxième sœur, Béatrix, née en août 1938 (et qui, hélas, serait enlevée à notre affection en 1979), était trop jeune lors de la déclaration de guerre pour s'être souvenue du phénomène. La trace fugace d'un ciel écarlate ne subsiste donc à présent que dans la mémoire des deux seuls survivants de l'époque, Christiane et moi.

Pour retrouver la date exacte de l'épisode insolite, il restait à me plonger dans les éphémérides des phénomènes météorologiques. J'ai ainsi retrouvé la mention, au cours de ces années d'avant-guerre, non pas d'une aurore boréale visible en France, mais de deux au moins. On parvient là dans un domaine presque marginal, apparemment sérieux certes, puisque des spécialistes de ces phénomènes relatent objectivement un faisceau d'observations scientifiques irréfutables. En même temps, il se trouve toujours des farfelus – surtout parmi la faune qui sévit à présent sur *Internet* – pour teinter ces observations d'une auréole de mysticisme, à la limite de la voyance et de l'irrationnel, prétextes à raconter un peu n'importe quoi. Aussi, prudence !

AUX PREMIÈRES LOGES

La première de ces deux aurores boréales est signalée par les mémorialistes à la date du 25 janvier 1938, notamment dans le Loiret, à Courtenay, ainsi qu'à La Ferté-Saint-Aubin, près d'Orléans. Visible dans un large secteur de France, jusque dans le Dauphiné, elle était décrite d'une couleur tirant nettement sur le rouge, selon un certain M. Bourges, astronome de son état, qui ajoutait : « *Les marins-pompiers de Cherbourg prirent le large à la recherche de cargos fantômes en feu* ».

Seconde aurore boréale, celle d'août 1939, qui affecta une bonne partie de l'Europe de l'ouest. D'abord d'un bleu turquoise, ses draperies virèrent progressivement au violet, jusqu'à un rouge intense qui illumina tout le ciel. Adolf Hitler en personne la vit, dit-on, depuis la terrasse du Berghof, dans les Alpes bavaroises, près de Berchtesgaden. « *Signe annonciateur d'une guerre meurtrière* », commentèrent des membres de son entourage, paraît-il. Sans me laisser influencer, je suis tenté de penser plutôt à celle-là, à cause de sa date plus rapprochée, mais sans certitude aucune. En effet, j'ai fait ma première entrée à l'école de Flamanville, en cours préparatoire, en octobre 1939 : j'allais avoir six ans. C'était sans doute alors que l'institutrice avait parlé en classe de l'aurore boréale ; mais ne pensait-elle pas aussi au phénomène de janvier 38 qui avait marqué

AUX PREMIÈRES LOGES

les esprits, jusqu'à provoquer la sortie des marins-pompiers de Cherbourg ? J'avoue franchement que je ne sais plus.

Je me bornerai à répéter ici ce que j'avais mémorisé, puis transcrit dans mon livre sur Flamanville : « **Immuables rochers, gardiens de mémoire** », car ces moments-là sont restés gravés dans mon souvenir :

Un soir de beau temps, après le repas, alors que nous nous apprêtions à aller nous coucher, mon père s'est écrié : « *Regardez dans le jardin !* » Le ciel devenait tout rouge du côté de l'ouest. « *Ça vient de la mer. De quoi peut-il s'agir ?* » Première idée, celle d'un navire en feu sur l'océan, peut-être ? L'instant d'après, nous voilà tous dans le jardin, puis dans le verger, le nez en l'air. La lueur rouge augmentait d'intensité, s'étendait de plus en plus. Non, ça ne pouvait pas être un bateau ! Bientôt, c'était tout le ciel qui était devenu rouge. Et puis la lueur, après avoir persisté un bon moment, a décré graduellement. Lentement, elle a fini par s'éteindre. Cela avait duré presque une heure. Puis nous sommes rentrés. Ma grand-mère, qui n'avait rien dit jusque-là, a pris alors la parole :

« *Mes enfants, cette immense lueur couleur de sang est un signe du ciel, un très mauvais présage, un signe de mort, qui nous annonce que nous allons avoir la guerre !* » Mes parents se sont bien gardés de commenter.

AUX PREMIÈRES LOGES

Ma grand-mère, je dois le dire, demeurait sous l'obsession du traumatisme indélébile que lui avait causé la Première Guerre mondiale, avec le calvaire qu'avait vécu son fils et sa fin tragique. C'était le seul garçon qui lui restait, une méningite ayant emporté son autre fils à l'âge de neuf ans. Incorporé à vingt ans dans le 25^e d'infanterie, surnommé « *le régiment de Cherbourg* », le jeune homme affectueux et prometteur – il était dessinateur à l'arsenal maritime de Cherbourg – avait connu, trois ans et demi durant, les principaux affrontements de la terrible guerre de tranchées : l'Artois, l'Argonne, la Champagne, Verdun, les Éperges, la Marne, une succession d'horreurs. Alors qu'il servait une mitrailleuse, un obus allemand l'avait déchiqueté non loin de Château-Thierry au cours de l'un des ultimes assauts, à la mi-juillet 1918, lors de la seconde bataille de la Marne. Ma mère, âgée alors de dix ans et qui avait tant chéri son grand frère, fut à jamais marquée, elle aussi, par ce deuil familial.

Dans un autre passage du même livre, j'évoquais un autre souvenir de la même époque, resté très vivace. Il concernait le monument aux morts de Flamanville, dédié aux victimes de la Première Guerre mondiale, celles dont il commémorait le sacrifice héroïque, avec ses inscriptions sans ambiguïté, gravées dans le

AUX PREMIÈRES LOGES

granite poli : « *Flamanville à ses enfants morts pour la France* », « *Ils sont morts, mais ils ont vaincu* », avec la liste des noms qui nous rappelaient tant de familles bien connues. Et je continuais ainsi :

Mais il y avait mieux, si l'on peut dire, dans le réalisme : devant le monument, les quatre énormes obus de fonte, et au milieu... une mitrailleuse *Hotchkiss* de la guerre de 14, une vraie, toute tachée de rouille, mais qui pivotait encore sur son trépied ; et je revois, à la rentrée de 1939 – la guerre était déclarée depuis un mois –, mes petits copains de l'école, un peu plus âgés que moi, enfourchant tour à tour la selle d'acier pour mitrailler un avion imaginaire en criant : « *Tacatacatac !* » Si l'on avait su qu'au début de l'été suivant... Car en juin 40, à la veille de l'arrivée des blindés de Rommel, les hommes du pays ont dû enlever au plus vite la vieille *Hotchkiss* pour la planquer quelque part, au cas – assez improbable tout de même – où les « *Frisés* » auraient voulu la récupérer !

Mon plus ancien souvenir très précis de la guerre elle-même ? Celui-là date des tout premiers jours de juin 1940. J'avais alors six ans et demi tout juste. Je revois brièvement une scène saisissante : plusieurs soldats belges en uniforme, d'autres encore, des Français, lourdement chargés, qui franchissent la barrière du jardin pour venir frapper à notre